

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
Gazette des Familles
CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. QUEBEC, 15 JANVIER 1872. No. 7

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Dixième entretien sur la famille—Le culte de la bonne sainte Anne en Canada—20ème anniversaire de la consécration de Mgr. Taché—Chronique—Faits divers—Agriculture.

Dixième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—L'instruction.—Le jour de la première communion.

UN PÈRE A SES ENFANTS.

(Suite.)

Vous dire combien le monde est dangereux, est chose difficile. Il suffit que vous sachiez qu'un enfant qui conserve sa foi intacte et son innocence au milieu de ce monde, n'est pas un moindre miracle que la conservation des jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone. Ce monde, maudit par Jésus-Christ, est une arène sanglante où l'on se fait un jeu, une gloire, une étude de tuer les âmes. Là, vous trouverez des hommes qui se moquent de la piété et de toutes les pratiques de la religion

d'autres qui attaquent la foi, par des plaisanteries et foulent aux pieds les plus saintes lois de l'Eglise; quelquefois, ils vont jusqu'à insulter ceux qui se montrent fidèles aux promesses de leur baptême et de leur première communion. Ces ennemis cherchent, par tous les moyens, à vous éloigner des prêtres qui ont formé votre enfance; ils vous en diront du mal, ils s'en moqueront en votre présence, les tourneront en ridicule. Voilà le monde tel que vous le rencontrerez. Est-il étonnant, maintenant, que le sauveur des hommes l'ait si souvent frappé d'anathèmes et que les prédicateurs de son saint Evangile prêchent la fuite de ce redoutable ennemi! Comprenez-vous, à présent, mes inquiétudes, et pourquoi j'unis aujourd'hui ma voix à celle de Jérémie pour vous dire, à vous qui entrerez bientôt dans le monde, comme autrefois ce prophète aux enfants d'Israël emmenés captifs à Babylone: *Vous vous en allez en captivité; là, vous verrez des hommes qui adorent des idoles d'or et d'argent, de pierre et de bois, qui leur consacrent leurs affections, leurs pensées. Prenez garde de faire comme eux..... et dites toujours du fond de vos cœurs: Seigneur, vous êtes seul digne de mes hommages et de mon amour.* Comme les Israélites, vous serez, pendant quelques années, captifs dans cette Babylone du monde; mais, de grâce, imitez-les, n'ayez point de commerce avec les adorateurs des faux dieux, et dites toujours, jusqu'à votre dernier soupir: "Seigneur, Dieu de mon enfance et de ma première communion, c'est vous seul que je veux aimer et servir."

Tel est, mes chers enfants, le second danger qui vous menace, le plus terrible ennemi que vous avez à combattre. Ah! chers petits êtres, en envisageant, aujourd'hui, la profonde corruption de ce monde, le nombre infini de ses victimes, votre inexpérience

et votre faiblesse, je ne puis m'empêcher d'éprouver la plus effrayante inquiétude !

Pour frapper davantage votre imagination sur ses dangers, je vais vous raconter une histoire qui vous en dira plus que tout le reste. Un enfant avait été élevé par une mère pieuse et un père dont la conduite était tout-à-fait exemplaire. Quand cet enfant eut fait sa première communion, et eut atteint l'âge de douze ans, ses parents l'éloignèrent d'eux et le placèrent dans un pensionnat, pour lui faire faire ses études. Pendant les six premières années que cet enfant passa dans cette maison d'éducation, il fut pour tous un véritable modèle de toutes les vertus et fit des progrès étonnants dans les sciences profanes. Ses maîtres le citaient avec orgueil, et mettaient en lui toute leur confiance. Deux de ses compagnons que ses progrès rendaient jaloux, et qui nourrissaient les plus basses passions, jurèrent la perte de cette âme innocente. Voici l'occasion qu'ils saisirent pour arriver à l'exécution de leur infernal projet. Après la séance publique qui termina le cours de rhétorique de notre jeune étudiant, et où il reçut les plus brillantes couronnes, nos deux jeunes libertins, cachant leurs noirs desseins sous le manteau de l'hypocrisie la mieux étudiée, firent les compliments les plus flatteurs à leur compagnon, et allèrent jusqu'à l'assurer que sa conduite édifiante les avait sincèrement touchés. Ce jeune homme candide et incapable de supposer la fourberie chez les autres, se rendit à l'invitation qui lui était faite d'aller passer quelques jours dans la famille de l'un d'eux. Cher jeune homme ! s'il avait pu apercevoir le piège qui lui était tendu, et prévoir l'affreux malheur qui l'attendait !

Le premier jour, tout se passa pour le mieux, car on craignait d'effaroucher la vertu de ce beau jeune

homme. Le second jour, on lui proposa une partie de chasse pendant laquelle, on hasarda quelques propos légers, sans dépasser les bornes de la convenance. Le troisième jour, après plusieurs courses qui avaient pour but, de distraire, outre mesure, cette âme candide, on lui proposa une soirée où tout devait, assurait-on, se passer dans un ordre parfait, mais où, en réalité, tout était préparé pour séduire le cœur le plus fortement attaché au devoir. Des jeunes personnes élégantes mais sans pudeur, des boissons les plus délicieuses, des chants, des entretiens les plus séduisants, tout était réuni pour porter le plus terrible assaut à ce jeune homme qui ne connaissait encore que le beau côté du monde. Ce fut d'abord en tremblant qu'il saisit le premier verre qui lui fut présenté, mais ce malheureux coup lui donna de la hardiesse, et lui fit accepter le second avec joie. Après avoir vidé ainsi quatre à cinq verres, sa timidité et sa vertu parurent s'évanouir ; bientôt il prit part aux conversations les plus licencieuses, aux propos les plus libertins, aux jeux les plus dangereux ; et il alla d'un si grand train dans la voie de la perdition, qu'à la fin de la soirée, il tomba dans un crime affreux ! . . . Quelle joie infernale pour les deux démons qui l'avaient ainsi dégradé ! Mais, O Dieu, que ta justice est redoutable, et que le monde est inexorable pour les victimes qu'il prend dans ses filets ! . . . Pendant que ce malheureux se livrait à toute la brutalité de la plus honteuse des passions, le maître de la maison entra dans la chambre où il se trouvait, et le poignarda au cœur, lui enlevant ainsi jusqu'au moindre moment pour se repentir ! O monde séducteur et cruel ! Pourquoi te faire un plaisir diabolique de lancer dans l'abîme de tous les maux, les malheureuses victimes qu'entraîne ta voix séduisante !

Le troisième ennemi que vous aurez à combattre, et qui mettra tout en œuvre pour vous perdre, ce sera vous-mêmes. Pour vous faire comprendre tout le danger qui viendra de votre côté, je vais vous raconter un fait consigné dans l'histoire de la France. Dans une guerre que ce pays avait à soutenir contre un adversaire puissant, un habile général s'était renfermé dans une citadelle, avec une nombreuse garnison. Bientôt les ennemis viennent l'assiéger, et essaient plusieurs fois de monter à l'assaut, mais toujours leurs efforts sont inutiles, et ils sont forcés de se retirer avec grande perte. Découragés, ils songeaient à s'éloigner, lorsqu'ils trouvent le moyen de gagner un des soldats de la garnison. Ce misérable traître leur ouvre, pendant la nuit, une porte dérobée, et les introduit ainsi dans la place, où ils firent un affreux massacre, égorgeant, dans leurs lits, une partie des soldats, et faisant l'autre prisonnière.

Vous êtes ce général. Cette citadelle est votre âme. Cette garnison, se sont vos sens, vos yeux, vos oreilles, votre langue ; vos facultés, votre esprit, votre intelligence, votre mémoire, qui tous doivent veiller à la garde de votre âme. Les munitions de la place, se sont les grâces nombreuses dont le Seigneur vient d'enrichir votre cœur. Ces ennemis, ce sont le monde, le démon. Ils vous assiègent, mais en vain. Vous êtes plus forts qu'eux, car Jésus-Christ est avec vous. Mais, prenez garde ; car, malheureusement ces ennemis ont des amis dans la citadelle. Ces amis qui sont décidés à vous trahir, ce sont les passions qui vivent dans votre âme et que vous avez emporté en venant au monde. Pour parler plus clairement, sachez-le bien, mes chers enfants, votre propre cœur lui-même, s'entendra avec le monde et le démon pour vous perdre, et vous trahir. Pour vous rassurer, je puis vous

affirmer que si vous mettez des sentinelles à vos yeux, à tous vos sens et à votre imagination, votre âme est une place imprenable. Le démon, comme un lion furieux à l'attaque, pourra bien hurler autour de vous, mais il ne pourra vous mordre. Le monde, comme un ignoble ennemi, pourra bien lancer contre vous le venin de ses discours empoisonnés et de ses scandales, mais il ne pourra le faire pénétrer jusque dans le sanctuaire de votre âme.

Quel est donc celui des trois principaux ennemis, qui vont vous livrer une guerre acharnée, que vous devez craindre davantage ? c'est de vous-mêmes que vous devez le plus vous défier. Vous devez exercer envers vous la même surveillance que l'on exerça pendant plusieurs années envers un repris de justice sorti des bagnes. Sa condamnation portait qu'à l'expiration de sa peine, il resterait encore longtemps sous la surveillance de la police qui aura toujours l'œil ouvert sur lui ; que chaque mois, il serait obligé de se présenter devant les magistrats pour rendre compte de tous ses actes.

Voilà précisément ce que vous devez faire à l'égard de vous-mêmes. Vous devez mettre votre cœur sous la garde d'une police toujours attentive qui surveillera ses mouvements, ses désirs, ses pensées ; vos paroles, vos regards. Chaque mois, au moins, comparez en personne devant le juge revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, votre confesseur. Ouvrez-lui votre conscience, faites lui connaître tous vos penchants. Voici ce qu'il vous dira : " Mon enfant, ne laissez point à vos yeux la liberté de tout voir, ni à vos oreilles la liberté de tout entendre, ni à votre langue la liberté de tout dire. Ces sens sont les portes de votre âme, si vous les laissez ouvertes, le démon et le monde y entreront et lui donneront la mort." A ces conseils que vous devez suivre

comme des ordres venant du ciel, ajoutez cette prière de St. Philippe de Néri que vous devez répéter plusieurs fois le jour : “ *Défiez-vous de moi, ô mon Dieu, gardez-moi avec soin, si vous m’abandonnez un instant je vous trahirai.* ”

Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.

(Suite.)

Reprenons notre bâton de pèlerin qui nous aguidé depuis Sainte-Anne d’Auray jusqu’à Sainte-Anne du Nord ; de là jusqu’à Sainte-Anne du Détroit, en passant par Sainte-Anne de la Beauce et Sainte-Anne de Varennes. Entrons aujourd’hui dans le pieux sanctuaire de Sainte-Anne de Yamachiche, déposons notre bâton de voyageur au pied de son autel, et après avoir vénéré l’auguste patronne du lieu, écoutons l’histoire de cet autre rendez-vous des pèlerins, de la bouche même du vénérable curé d’Yamachiche, M. l’abbé Dorion

“ La paroisse de Sainte-Anne d’Yamachiche a été desservie par voie de mission de 1718 à 1756. M. Chefdevle de la Garenne, qui desservait cette localité depuis dix ans, commença alors à s’intituler curé d’Yamachiche. Jusque-là il ne signait ses actes qu’en qualité de missionnaire.

Je ne saurais dire quand les pèlerinages à Sainte-Anne d’Yamachiche commencèrent à devenir fréquents. Ni doute que l’installation dans l’église paroissiale d’une précieuse relique de sainte Anne, qui eut lieu en 1842 contribua beaucoup à augmenter dans la paroisse d’Yamachiche et les paroisses voisines, la dévotion à sainte Anne. C’est depuis cette époque surtout que les pèlerins, dont le nombre augmente d’année en année, viennent de toutes parts témoigner leur confiance à sainte

Anne et implorer par son entremise des faveurs spéciales. Il nous vient des pèlerins de toutes les paroisses environnantes, mais surtout de Saint-Barthélemi, Saint-Cuthbert, Saint-Norbert, Saint-Thomas, Saint-Isidore, Champlain, Saint-Narcisse, Saint-Tite, Sainte-Genève, Saint-Stanislas, &c. Il en vient de beaucoup plus loin, de la rive sud du fleuve Saint-Laurent, des Etats-Unis même, quelquefois de vieux voyageurs, qui ont parcouru toute l'Amérique du Nord, d'autres qui ont fait le voyage d'outre-mer.

La relique inaugurée, fort solennellement, le 23 novembre 1843 est une phalange de l'un des doigts de sainte Anne. L'authentique transmis avec cette précieuse relique par les Sieurs Rigal et Sicard, vicaires-généraux de Monseigneur Joseph-Julien De St. Rome Gual, évêque de Carcassone, dit "pars digiti." Cet authentique a reçu la haute approbation de sa Grandeur Monseigneur Joseph Signai, évêque de Québec.

Les pèlerins ont diverses manières de témoigner leur dévotion à sainte Anne. Tous, à peu près, font dire ou chater une messe et vénèrent la relique. La plupart se confessent et communient. Il y en a qui passent ici le temps d'une neuvaine, qu'ils ont vouée à sainte Anne. On en voit s'agenouiller en plein air, en face de la statue de sainte Anne, y prier et témoigner ainsi publiquement la plus grande vénération.

Les pèlerins sont généralement désireux d'avoir des reliques de sainte Anne, et comme je n'en ai pas à mettre à leur disposition, quelques-uns d'entr'eux ont demandé qu'il leur fût permis de prendre des parcelles d'une statue en bois doré, qui était placée au haut du portail d'église et qui en a été descendue l'automne dernier parce qu'il a fallu défaire une partie de l'église, afin de faire de la place pour la nouvelle, qu'on est occupé à construire. Depuis, un grand nombre de pèlerins ont enlevé des morceaux de cette statue. N'est-il pas beau de voir cette soif de la dévotion à sainte Anne, essayant de se satisfaire par de pieux larcins de cette espèce, commis dans l'un de ses sanctuaires vénérés ?

Beaucoup de pèlerins viennent témoigner à sainte Anne leur reconnaissance pour des faveurs reçues. D'autres accourent en solliciter de nouvelles, pendant que d'autres encore viennent accompagnés de leurs amis, de leurs connaissances, qui, eux aussi, désirent obtenir quelque secours. Les hommes qui vont passer l'hiver dans les chantiers, les navigateurs qui, au printemps, se rendent à Sorel pour prendre la conduite de leurs vaisseaux, s'ils passent par Yamachiche, se font un devoir d'entrer dans l'église pour se mettre sous la protection de sainte Anne, avant d'entrer dans la saison de pénibles travaux pour les uns, de dangers pour les autres.

Aussi, ce n'est pas en vain que l'on repose une pareille confiance en la protection de sainte Anne. Des faveurs nombreuses et signalées ont été obtenues par son intercession, en cette paroisse. Un grand nombre de béquilles déposées dans l'église disent que les guérisons ont été très-nombreuses.

Je me contenterai de vous citer deux cas où l'on n'a pas eu en vain recours à la puissante protection de sainte Anne.

“ Une demoiselle Héli, appartenant à une famille marquante de Saint-Grégoire, était paralytique depuis quatre ans. Elle était de plus atteinte d'un cancer. Depuis deux ans, elle sollicitait vivement ses parents de la conduire à Yamachiche. Ils cédèrent enfin à ses instances. Elle arriva ici le 1er mars 1848 accompagnée de sa mère. Elle ne voulut entrer dans aucune maison avant d'avoir satisfait sa dévotion à sainte Anne, et se fit conduire ou plutôt transporter de suite à l'église. Sa mère se rendit alors au presbytère, m'exposa le but de son voyage, et me demanda de vouloir bien confesser sa fille dans l'église, car il faudrait me dit-elle, “ l'aide de deux hommes pour l transporter dans la sacristie, vu qu'il y a des marches à passer et qu'elle ne peut marcher.” Étant retenu à ce moment par quelque affaire, je priai le vicaire qui était un prêtre nouvellement ordonné, et n'avait encore confessé per-

sonné, de vouloir bien entendre la confession de cette pèlerine dans l'église même, suivant la demande de sa mère ; ce qu'il fit. Il l'a communia ensuite et lui fit vénérer la relique de sainte Anne. Pendant qu'elle faisait son action de grâce, sa mère était allée chez le bedeau pour s'y chauffer. Elle dit aux personnes de la maison ce qui l'avait amenée à Yamachiche, et leur fit connaître la maladie de sa fille. Puis, ayant passé là le temps que devait durer l'action de grâce, elle se rendit de nouveau à l'église pour aider à transporter sa fille paralytique à la maison du bedeau. Mais, ô surprise ! elle aperçoit sa fille, les mains jointes et étendues. Or, depuis qu'elle était devenue paralytique, elle avait une main crispée que tous les efforts n'auraient pu étendre. Madame Héli, cependant, s'efforce de ne laisser paraître aucune émotion et présente à sa fille, ses béquilles. Mais celle-ci lui dit : " Je n'ai plus besoin de béquilles," puis elle se met à marcher comme si elle n'eût jamais été infirme. Ce que voyant sa mère, toute transportée de joie, elle accourt chez le bedeau, ouvre la porte et invite les personnes présentes à venir voir sa fille, qui marche seule, sans aide, sans béquilles. Les témoins de cette scène peuvent voir et examiner une marque que Mlle. Héli portait à l'index de la main, qui avait été affectée de paralysie. C'était une cavité profonde faite par l'ongle du pouce, qui n'avait pu être coupée depuis longtemps à raison de la difformité de cette main.

Lorsque Mlle. Héli fut arrivée à la maison paternelle, son père se rendit à la voiture pour la prendre dans ses bras et la transporter dans la maison, comme il avait coutume de le faire, mais il ne put mettre son dessein à exécution. Mlle. Héli sauta d'elle-même hors de la voiture et se jeta dans les bras d'un père tout étonné, attendri, et devant le changement survenu durant le voyage de sa fille, en apprenant la guérison miraculeusement opérée par sainte Anne. Et, toute la famille de bénir Dieu et de raconter ces merveilles.

Quelque temps après, M. Bourgeois, médecin de Saint-Grégoire, qui avait traité Mlle. Héli pendant sa maladie,

m'écrivit pour me donner certains renseignements que je lui avais demandés. Dans sa lettre, il confirme tout ce que j'ai dit de la santé de Mlle. Héli, avant son voyage à Yamachiche. Il me dit l'avoir visitée depuis son pèlerinage, et qu'il ne reste plus chez elle aucune trace de sa paralysie. Mlle. Héli est revenue à Yamachiche plusieurs fois depuis, paraissant jouir d'une parfaite santé."

Cette guérison miraculeuse est si frappante que j'ai cru devoir vous la relater au long avec toutes les circonstances qui s'y rattachent.

Les paroissiens d'Yamachiche ont eu recours une fois, à ma connaissance, à la protection de sainte Anne, et ont été parfaitement exaucés. Voici dans quelle circonstance. Une fièvre maligne régnait dans la paroisse depuis déjà dix-huit mois. Elle avait fait de nombreuses victimes, au point que le registre de la paroisse constate qu'il y a eu cent soixante-quatre sépultures durant l'année 1863, tandis qu'il n'y en avait eu que soixante-et-onze, l'année précédente. Cette maladie cruelle paraissait être contagieuse et on ne trouvait plus guère de personnes qui voulussent donner aux malades les soins que nécessitait leur état. Les paroissiens alarmés se décidèrent à recourir à leur sainte patronne. Ils me demandèrent de chanter une messe à sainte Anne afin d'obtenir la cessation du fléau. Le dimanche où j'annonçai cette grand'messe au prône, j'avais à annoncer aussi le décès de trois paroissiens, trois nouvelles victimes de la même maladie. On vint en foule assister à cette messe, et, de ce moment, le fléau cessa. On ne vit de nouveaux cas de fièvres que quelques années plus tard.

Vous voyez ainsi que sainte Anne est en grande vénération dans la paroisse d'Yamachiche ; et qu'il s'y obtient de grandes faveurs par son intercession. Dieu en soit loué."

CORRECTION.

Il s'est glissé une légère erreur dans notre article du

30 novembre, numéro 4. Au bas de la page 79, l'alinéa qui commence par ces mots : *En 1676, M. Fillon, &c.*, doit être changé comme suit :

En 1676, M. Fillon, alors curé de Sainte-Anne, bâtit une nouvelle église en pierre sur le même site. Elle subsista jusqu'en 1787, où l'on construisit sur le même emplacement l'église actuelle, en conservant une partie de l'ancienne.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les registres de la paroisse de Sainte-Anne. Nous devons cette note à l'obligeance de M. l'abbé -Beaumont, curé de Saint-Joachim.

“ L'église de Sainte-Anne a été bâtie en 1660 et les années suivantes. Avant ce temps, il y avait plus près du rivage qu'elle n'est aujourd'hui une chapelle bâtie par les matelots en l'honneur de Sainte-Anne dans le commencement de la colonie.

Elle a été agrandie en 1694 sous M. Erbery, curé. Cette même année, on fit le clocher. Le retable a été fait sous M. Chabot, vers 1703. Le tabernacle du maître-autel a été fait et doré vers le même temps par M. Leblond et ses élèves. Le dit M. Leblond, curé de la baie Saint-Paul y est mort.

Le presbytère a été bâti où il est par M. Chabot ; avant ce temps il était à l'endroit où est aujourd'hui le cimetière, devant la porte de l'église. M. Saint-Onge, curé, a fait faire la chambre. Le 1er Novembre 1702, M. Chabot nommé curé de Sainte-Anne, chante sa première messe. M. Boucher le jeune, faisait prêtre assistant, MM. Hamel et Leblond, diacre et sous-diacre : M. Soumande lui remettait sa cure. C'était la première fois qu'un nouveau prêtre chantait sa première messe, en Canada, dans les paroisses de la campagne.

L'église de Sainte-Anne telle qu'on la voit aujourd'hui (1790), a été rebâtie presque totalement, en 1787. Les murs ont été refaits en neuf depuis la porte de la sacristie, à l'angle qui fait le rond point avec la chapelle de

la Sainte-Vierge et à continuer jusqu'à la fenêtre qui est auprès de la chaire dans la nef, en tournant du nord à la grande porte, et de là à l'endroit susdit. Ses murs sont assis sur un bon pilotis ; et, pour empêcher l'eau qui sort du cap, de nuire encore au pignon, un bon canal parcourt sous les pilotis, les fondements de ce pignon. Les planchers du chœur, de la sacristie et de la nef, la voûte et le clocher ont été aussi renouvelés en 1788 : et on a commencé à couvrir en bardeau le toit en 1789. Ce fut après bien des contestations de la part des habitants qu'il fut arrêté qu'on travaillerait à la réédification de l'église, dans l'endroit où elle est et où elle a été depuis 130 ans. Une partie de la paroisse consentait à la faire rebâtir selon l'avis des supérieurs, environ 200 arpents plus bas, sur une assez belle éminence située sur la terre d'Augustin Simard, major, dans la côte qui descend au chemin du roi ; mais l'autre partie a toujours persisté avec une opiniâtreté extraordinaire à vouloir qu'elle ne changeât pas de place ; ce qu'elle a enfin obtenu. Et aussitôt après cette permission donnée, tout le monde embrassa le même parti ; de sorte que l'année suivante, on commença, d'un commun accord, l'ouvrage qui a été achevé, si j'ose le dire, sans que personne ait proféré une parole notable de discorde. Ce fut tant mieux pour la paroisse, car s'il était survenu de nouvelles brouilleries qui eussent mis obstacle à l'ouvrage, les habitants auraient été infailliblement privés d'un curé ; la menace leur en avait été faite d'une manière très-sérieuse.

Les papiers authentiques des reliques des martyrs qui sont dans le tabernacle du maître-autel de cette église se trouvent dans les papiers du séminaire de Québec. Je les y ai vus en 1773 (dit M. Hubert, Ptre). Il y en a deux qui sont imprimées à Rome, et qui paraissent en bonne forme. Il y en a de plus encore un autre dans les archives de l'Évêché."

(A continuer.)

20ème Anniversaire de la consécration de Mgr. Taché.

Le 23 novembre de l'année dernière, on célébrait dans l'église de Boucherville, le 20ème anniversaire de Mgr. Taché, aujourd'hui archevêque de la province ecclésiastique de Manitoba. Mgr. Raymond, V. G. supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe, était le prédicateur du jour. Cet orateur sacré, déjà si avantageusement connu par ses discours et ses écrits où l'éloquence et la plus haute philo-ophie se donnent la main, après avoir peint en traits saillants le rôle de l'évêque dans l'église et la société, après avoir fait respecter tous les actes de zèle, de dévouement, tous les travaux opérés pour la sanctification des âmes, par Mgr. Taché, pendant ses 20 années d'épiscopat, a terminé sa brillante improvisation par une apostrophe dont l'écho doit produire sur tous les canadiens la plus vive impression : Les sentiments qui nous animent, a-t-il dit, à ses auditeurs, prévaudront-ils toujours dans notre société ?

Sur la terre européenne, et déjà dans une école qui se forme parmi nous, on renie le droit de l'évêque à imposer la vérité, à repousser l'erreur ; on méprise sa dignité ; on tient à honneur à se dire émancipé du joug ecclésiastique ; on veut rendre absolument nul, dans la société, l'action de l'Eglise ; on lui refuse l'exercice des droits que Jésus-Christ lui a donnés ; on bannit son enseignement de l'ordre intellectuel, son intervention bienfaisante dans l'ordre social, sa charité même de l'ordre matériel ; on ne veut de la religion, ni pour soi, ni pour les autres, &c. &c.

Supposez que ces idées prévalent dans notre société, en sera-t-elle plus heureuse ? Quand la parole des évêques ne se fera plus exécuter, quand les dogmes de la foi seront rejetés, quand la morale ne sera plus retenue par la religion qui, seule la soutient, &c....

croyez-vous qu'alors, il y aura pour notre patrie, aujourd'hui si tranquille, si heureuse, plus de paix, plus de justice, de charité, de tout ce qui fait le bonheur des hommes ?

Laissez, dit-il, à peu près en ces termes, laissez ces hommes pervers arriver à leur but ; alors qu'est-ce que vous verrez, vous ou vos enfants, dans un avenir plus ou moins éloigné ? Ce sera les horreurs dont le pays de nos ancêtres vient de nous donner l'épouvantable spectacle, Je frémis à la vue de l'avenir qui se préparerait pour notre société. Je vois au milieu de mes compatriotes, à la physionomie si douce et si honnête, parce qu'elle est religieuse, je vois apparaître de ces hommes à la figure perverse qui épouvante, aux langages blasphémateurs, aux mœurs cyniques, au cœur exhalant la haine, aux mains façonnées à la violence et teintes de sang, et toute la personne portant une impression satanique. Les voici à l'œuvre ; les institutions religieuses tombent sous leurs coups ; les propriétés sont en proie au pillage ; partout ils inspirent la terreur à tout ce qui est religieux, et même simplement honnête. Sous le souffle infernal qui les anime et leur inspire un esprit de destruction, ils mettent leur jouissance à voir dans les cités et les villages, les ravages des incendies qu'ils allument de toutes parts ; leurs balles ou leurs poignards ôtent la vie à ceux qu'ils ont fait l'objet de leur aversion... je les vois en face de leur évêque... à son aspect, leur fureur impie s'excite, et au lieu de cette bénédiction que vous demandez en tombant à genoux, ils portent sur lui une main sacrilège, et le massacrent, heureux d'assouvir leur haine irréligieuse dans le sang d'un pontife de l'Eglise.

Vous frémissez de ces horreurs ! Eh ! bien, sachez le, elles ont été vues partout où la religion a été forcée de céder l'empire à l'incrédulité. Voulez-vous les épargner à vos chers enfants, à votre chère patrie. Ecoutez la voix de l'évêque, qui vous met en garde contre les paroles, les écrits, les intrigues, les associations d'hommes qui, sans vouloir explicitement ces épouvantables

désordres, propagent les doctrines qui les amènent nécessairement. Retenez le : tout ce qui tend à rendre nulle l'efficacité du sang Divin, qui a formé l'église de Dieu, produit, tôt ou tard, l'effusion du sang humain dans d'horribles carnages, etc., etc.

CHRONIQUE

MGR. DEMERS.—SON GRAND SÉMINAIRE.

Le jeune Modeste suivit son cours classique avec succès, et sans avoir de ces talents brillants, qui ne sont le partage que d'un très petit nombre, il était considéré par ses professeurs comme un bon élève, surtout dans ses dernières classes, là où le jugement joue le plus grand rôle.

Quand il lui fallut dire adieu au petit séminaire de Québec l'abondance de ses larmes disait bien haut tout l'attachement qu'il avait pour cette institution et les hommes éclairés qui la dirigeaient. Revenu au sein de sa famille, pour y passer ses dernières vacances, comme écolier, plus que jamais, il donna à ses frères et sœurs, ainsi qu'aux jeunes gens du voisinage les plus beaux sujets d'édification. Malgré la distance qui séparait la maison de son père de l'église paroissiale, tous les matins, à cinq heures et demie, il était rendu au pied des saints autels, et là agenouillé dans un banc de la nef, dans l'attitude la plus recueillie, il ne se relevait qu'après avoir fait son oraison mentale, sa prière du matin et avoir entendu la sainte messe. Tous les samedis il faisait la sainte communion en l'honneur de l'Immaculée Vierge Marie, qu'il aimait de toute l'ardeur de son âme.

Après avoir passé aussi saintement un temps que bien des élèves de nos maisons d'éducation perdent souvent en vaines distractions, et quelquefois en amusements dangereux, tous les paroissiens de St. Nicolas n'avaient qu'une voix pour lui dire que le jeune Modeste allait *prendre la robe*. Et dans ce cas, on pouvait dire, sans crainte de se tromper que *la voix du peuple était la voix de Dieu*.

Dans la dernière semaine des vacances, une scène bien touchante se passa dans la maison du père Michel. Modeste après avoir eu le bonheur de communier le matin, avait eu l'honneur de prendre son déjeuner et son dîner avec son vénérable curé. Du matin au midi, une conversation très intime avait eu lieu entre le pasteur et son jeune paroissien ; il ne s'était agi de rien moins que de vocation et d'une décision finale ; et quand notre étudiant quitta le presbytère, il emportait avec lui l'assurance que Dieu le voulait au service de ses autels.

Le soir, après souper, le père Michel voyant son fils encore plus recueilli qu'à l'ordinaire, lui fit cette question : " Mon enfant, maintenant que tes études sont terminées et que tes vacances touchent à leur fin, dis nous donc ce que tu vas faire, afin que nous préparions les habits qu'il te faudra ? " Cette question parut prendre le jeune Modeste par surprise, et sa réponse fut deux grosses larmes qui s'échappèrent de ses paupières. Il se hâta de les essuyer du revers de la main et de dire avec le plus grand respect : cher père et chère mère, et vous aussi mes bien aimés frères et sœurs, depuis plusieurs années, vous vous imposez pour moi les plus grands sacrifices, bien des fois vous vous êtes privés des jouissances les plus légitimes pour me procurer des livres, des habits, etc. Toute cette générosité de votre part, est profondément gravée dans ma

mémoire, et je n'en perdrai jamais le souvenir. Mais ces actes si pieux, qui vous les a inspirés, si ce n'est Dieu ? et croyez vous qu'il aurait autant exigé de vous, s'il m'eût destiné au service du monde ? Tenez, voilà ce que me disait encore ce matin, M. le Curé : " Mon enfant, quand Dieu entoure un jeune homme d'une protection toute spéciale, et qu'il inspire à ses parents de faire de généreux sacrifices pour son instruction, à n'en pouvoir douter, il veut ce jeune homme auprès de son cœur, il le destine à son service." Ces paroles ne peuvent s'appliquer mieux qu'à moi, et par reconnaissance pour le ciel et pour vous qui m'avez tant aimé et environné de tant de soins, je me destine au sacerdoce, et si Monseigneur veut m'accepter au nombre des élèves de son Grand Séminaire, dans cinq jours d'ici, je me revêtirai, de l'habit ecclésiastique." Ces paroles qui ne pouvaient être dictées que par un bon cœur, et une âme sincèrement religieuse, arrachèrent des sanglots à toute la famille qui, ce soir-là pria avec plus de ferveur que jamais pour témoigner à Dieu sa reconnaissance.

Cinq jours après un jeune ecclésiastique à l'air modeste et intelligent allait s'enfermer dans une des cellules du Grand Séminaire pour y retremper sa vertu dans la retraite, et puiser à longs traits à la source de la science divine. Ce pieux lévite était M. Modeste Demers. Nous étions alors en 1832. Pendant les quatre années que M. Demers demeura au Grand Séminaire, il fut toujours le même, toujours occupé de l'étude de la théologie, de l'Écriture Sainte et de l'histoire de l'Église, toujours pieux, toujours respectueux envers ses supérieurs, et plein de charité pour ses confrères.

Comme M. Demers avait la mémoire du cœur, et qu'il se rappelait toujours le bon conseil que lui

avait donné M. B. Desrochers, pendant le temps de son noviciat à la vie sacerdotale, il alla passer chez lui, à St. Urbain, deux vacances consécutives. Voici le beau témoignage que ce pieux prêtre rend de son hôte : “ Je n’ai jamais vu ecclésiastique plus attaché aux devoirs de son état, il était sans cesse pour moi un nouveau sujet d’édification. Tous les instants qui lui restaient après l’accomplissement de ses exercices religieux, il les consacrait à enseigner le chant et les cérémonies de l’Eglise, à des jeunes gens de ma paroisse, ou à orner les saints autels.

“ Il m’entretenait souvent de son ardent désir de se consacrer aux missions chez les sauvages, et quand je lui représentais les dangers qu’il aurait à courir, il me répondait avec empressement : “ Mais Jésus-Christ ne s’est-il pas imposé le sacrifice de la croix, pour sauver nos âmes qui ne sont pas plus précieuses que celles de ces pauvres sauvages. Vous dites cela, pour éprouver ma vocation, M. le Curé, mais je suis certain que vous priez tous les jours pour m’obtenir cette inestimable faveur.”

“ C’est dans ma paroisse qu’il commença, pour ainsi dire, à exercer son apostolat et qu’il prêcha une retraite aux enfants qui se préparaient à la première communion. Il leur parlait avec tant d’onction qu’il en faisait, comme on dit vulgairement, ce qu’il voulait, et qu’il les disposa à approcher du tribunal de la pénitence avec des cœurs vraiment repentants.”

— Ces paroles si éloquentes et si pleines d’a propos, tombés du haut de la chaire de l’église de Boucherville, nous les avons entendues, le 20 octobre, dans l’église de St. Henri, et le 5 janvier dans celle de l’Islet. Le

premier qui, mit ses compatriotes en garde contre les doctrines perverses qui se font jour aujourd'hui, un peu partout, fut M. le grand-vicaire Mailloux, à l'occasion de l'ordination et de la première messe de M. Collet, secrétaire de l'archevêché ; le second qui répéta ces accents prophétiques et lugubres, ce fut un jeune prêtre, M. Ambroise Fafard, à l'occasion d'une démonstration que les paroissiens de l'Islet, firent en faveur de leur bien-aimé, pasteur, M. Delâge.

Puissent ces voix si bien inspirées nous faire rejeter avec horreur les fausses doctrines qui ont entraîné tant de peuples sur le bord de l'abîme.

— Un de nos compatriotes qui n'a jamais été taxé d'un trop grand amour pour les prêtres, après avoir entendu une discipline où il s'agissait de l'action bienfaisante du clergé, dans la société, s'écria dans un moment d'enthousiasme : “ Ma foi, j'avoue, quo sans nos évêques et nos prêtres, nous serions de 200 ans en arrière.” Et il serait facile de démontrer cet avancé, pourtant, le croient-ils, ceux qui veulent reléguer les prêtres dans la sacristie ?

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

LES SECRETS DU PETIT BAPTISTE.

M. le Curé.—La seconde soirée qui n'eut lieu que huit jours après la première, fut encore, plus solennelle, en ce sens que le nombre des auditeurs était de beaucoup plus considérable. M. B... et Delle. Mary. l'embellissaient encore de leur présence. Pour que les nouveaux venus ne perdissent rien de ce qui

avait été dit dans le premier entretien, petit Baptiste le résuma en termes clairs et assez longuement, pour être compris de tous, et il termina en disant ; ce soir, mes chers voisins, je vais vous faire connaître mon second secret qui, sans avoir un caractère religieux comme le premier, n'en a pas moins une grande importance, pour le bonheur de cette vie, et pour l'acquisition des biens futurs. Ce second moyen de prospérité est le bon emploi du temps. Ce moyen paraît être méconnu par le très-grand nombre de nos cultivateurs, comme votre amour de la vérité vous forcera bientôt de l'avouer.

Celui d'entre vous qui m'a reproché d'avoir des secrets désavoués par la religion, ajoutait que je ne travaillais pas plus que vous. Moi, je prétends le contraire, et je suis sûr que sur six mois, j'en gagne au moins un sur vous. Sans vouloir vous offenser en rien, je me permettrai cette question : Comment, d'ordinaire, passez-vous le temps qui s'écoule depuis le grand jour de Noël, jusqu'au Mercredi des Cendres ? Que de démarches inutiles, que de promenades en pure perte, que de visites prolongées et sans but ! Les hommes sont sur le chemin, les femmes sont sur le chemin, les enfants sont sur le chemin, les chevaux sont sur le chemin ou aux portes, &c. La table est toujours mise, le verre toujours plein, et on met son suprême bonheur à tuer le temps. Tuer le temps ! N'est-ce pas une horreur, une abomination ! Lorsque ce temps est si court, et qu'une fois perdu, il ne revient plus jamais ; lorsqu'une seconde de ce temps vaut mieux que tous les trésors de la terre et peut nous valoir toute une éternité de félicité et de gloire. Dites-le moi en tout sincérité, n'est-ce pas vrai que vous perdez en grande partie ces jours que l'on appelle le carnaval ? — O'est vrai, c'est vrai, entendit-on de toute part, mais un arc ne

peut pas toujours être bandé.—Non, sans doute, un arc ne peut pas toujours être bandé, mais oubliez-vous que vous avez le temps du sommeil, celui des dimanches et des jours de fêtes pour détendre cet arc ?—C'est vrai, c'est vrai, mais nous n'y pensions pas.—Tenez, mes amis, je suis trop jeune pour me donner comme modèle à de braves gens à qui je dois le respect, mais permettez-moi de vous rappeler comme j'emploie tous mes jours de travail. Le jour de l'an, de grand matin après avoir baisé les genoux du vénérable vieillard que vous avez la joie de voir en votre présence, je prends le cheval le plus vigoureux de notre écurie, et je me rends auprès de mes bien-aimés parents pour recevoir leur bénédiction, leurs souhaits et leurs baisers ; puis après avoir assisté, à la messe et aux vêpres, je passe la belle et grande journée avec eux. Quels moments délicieux pour moi ! Vous tous qui avez un si bon cœur, vous pouvez juger du bonheur que je goûte, en ce beau jour. Le soir, après une délicieuse soirée qui ne se prolonge jamais au delà de neuf heures, après de touchants adieux, je me jette dans ma carriole, et file *Carreau*. A onze heures et demie, mon cheval est à l'étable, bien frotté, bien soigné, et moi, dans ma chambre à coucher. Le lendemain, je prends une demie journée pour aller saluer M. le curé et mes bons voisins, et dans l'après-midi, je suis à l'ouvrage. Le jour des Rois, après vêpres, je fais encore quelques visites, puis tout est fini ; et je vous assure que le carême ne m'a jamais surpris les deux pieds allongés sous la table, et la cuiller au plat.

Les habitants.—Savez-vous, Monsieur le curé, que la leçon est bonne pour nous tous. Pourtant, c'est loin d'être aujourd'hui, ce que c'était autrefois, avant l'établissement de la tempérance. C'est bien

alors que l'on passait son temps les pieds dessous la table, le verre en main et les refrains bachiques à la bouche ; mais, aujourd'hui, il faut avouer que ça va mieux.

M. le Curé.—Vous avez raison, ça va un peu mieux ; mais l'horison s'assombrit et menace de nous ramener les mauvais jours d'autrefois. Le temps n'est peut être pas éloigné, où nous aurons à verser des larmes de sang sur l'absence de ces zélés apôtres de la tempérance que l'âge empêche aujourd'hui de parcourir nos paroisses pour donner une nouvelle vie à leur œuvre si bienfaisante et si patriotique. Ne l'oublions pas, cependant, l'usage des liqueurs enivrantes est tellement l'ennemi du bon emploi du temps, que petit Baptiste n'en prenait jamais un verre, même avec les meilleurs amis.

Notre professeur d'agriculture, après avoir parlé du temps passé en pure perte, dans la morte saison qui s'écoule entre les semences et les foins, fit connaître à ses auditeurs, comment il employait ces heures qui sont à charge aux fainéants, et que les mauvaises langues passent à déchirer leur prochain à belle dent. En hiver, dit-il, je répare mes instruments d'agriculture, les barrières de mes champs, les portes de mes étables, je prépare des piquets, des perches, des chevilles, pour la clôture neuve, &c. L'été, j'arrache les pierres de mon champ, je fais des fossés, je débarrasse mes cours d'eau, j'arrondis mes chemins, je les couvre de graviers ou de pierres cassées. Je fais encore une foule de travaux, qui me sont très-utiles et qui emploient si bien mes bras et ceux de mes domestiques, que la nuit ne nous trouve jamais désœuvrés. Et il ajouta : ce qui se fait au champ, à son pendant à l'intérieur de la maison. Là, outre la tenue du ménage, en hiver, on tisse la laine, le lin, on confectionne des habits,

on raccommode ceux qui sont percés, &c. En été, on est au jardin, à la basse-cour, à la laiterie, &c., et je vous assure qu'il s'en fait, de la besogne. Delle Mary qui, comme on dit, pourrait vivre de ses rentes, n'est jamais la dernière à l'ouvrage, et il suffit de la voir à l'œuvre, pour aimer le travail.

Cet entretien produisit un grand effet sur l'esprit de tous les auditeurs qui témoignèrent leur contentement, en remerciant, à plusieurs reprises, leur savant professeur.

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

À Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.